

ASSOCIATION INTERNATIONALE DE BIBLIOLOGIE

**18^e Colloque international de bibliologie de l'Association internationale de
Bibliologie (AIB)**

**1^{er} Colloque congolais de bibliologie du Comité congolais de l'Association
Internationale de Bibliologie**

Kinshasa (27 novembre – 3 décembre 2004)

**Les Interrogations sur la culture de l'écrit en R.D.C : contribution à
l'anthropo-bibliologie congolaise**

par

Basile OSOKONDA Okenge

**Directeur Général de l'Institut Supérieur de Statistique
Professeur à l'Université de Kinshasa**

La postface de Robert Estivals publiée dans le n° 58 de la Revue de schématologie et de bibliologie (deuxième trimestre 2003) fut le détonateur de notre réflexion. Robert Estivals découvre qu'il y a une poignée de chercheurs de l'écrit en RDC qui vient relancer scientifiquement l'AIB et montrer une nouvelle orientation de la recherche. Ce scientifique ne se doute pas qu'il existe une pensée bibliologique collective congolaise. Nous avons alors décidé d'étudier qui écrit, ce qu'on écrit et quelle est la place de l'écrit en RDC. Il nous semble que c'est en cherchant les éléments de réponse à cette dernière interrogation que les affirmations de Robert Estivals se vérifient et que nous scrutons la place de la culture de l'écrit qui donne une idée sur ce que nous appelons l'anthropo-bibliologie congolaise. Comme le notait Robert Estivals : « l'écrit, c'est la communication écrite. (...) un fait sociologique et politique »¹, et nous ajoutons qu'il est aussi éminemment culturel, car en tant que communication, elle prend la couleur de son milieu culturel. La culture est le domaine de définition de l'humanité. L'humanité n'est humanité qu'à cause de sa dose culturelle par opposition et un plus à la nature qui nous est donnée. Et parmi ces éléments de la culture définissant l'humanité, il y a l'écrit, parce qu'il est convention. Ce dernier apparaît ainsi comme un des traits caractéristiques forts qui donne la mesure de la démarcation entre le donné et l'acquis. Joseph Kizerbo affirmait il y a quelque temps que l'écriture (nous pensons qu'il parlait de l'écrit) est une étape capitale du progrès de la pensée logique². Nous pouvons affirmer que les peuples de la RDC sont engagés dans ce processus de progrès de la pensée logique par l'instruction répandue par les écoles, les bibliothèques etc. depuis la colonisation.

Un autre processus nous semble capital, celui de la constitution d'un bagage culturel. Plusieurs éléments entrent en ligne de compte, dont l'histoire de l'école et les grandes étapes de l'histoire nationale. C'est là que nous trouvons les éléments expliquant l'émergence de l'école de bibliologie congolaise, ce que nous appelons « la culture de l'écrit », et l'anthropo-bibliologie congolaise. Plusieurs personnes se sont déjà posé la question de l'existence ou non de la culture congolaise. Or, il y a bel et bien une culture congolaise quand on examine le vécu ainsi que les attitudes et pratiques congolaises à propos de l'écrit. Par ailleurs, de nombreux points d'interrogations semblent caractériser la culture de l'écrit en RDC.

L'État des lieux de la culture de l'écrit en RDC

La culture de l'écrit ne semble pas exister en RDC à l'heure actuelle³. Nous allons essayer de le démontrer en expliquant ce qui se passe dans l'administration et les autres services publics, les médias, les institutions académiques et scolaires et dans la lecture.

Dans l'administration et autres services publics

Il y a trente-quatre ans, nous nous sommes inscrit à l'Université Officielle du Congo, actuellement Université de Lubumbashi, grâce à des lettres de demande d'inscription que nous avons adressées au Secrétaire Général. C'est l'écrit dans l'administration qui nous a facilité ainsi la tâche. Quelques dizaines d'années plus tard, la même démarche peut être menée mais l'administration congolaise ne se préoccupe plus de résoudre les problèmes par l'écrit. L'administration orale semble avoir pris la place de l'administration écrite. Il ne nous est pas possible à l'heure actuelle de quantifier les faits mais « qualitativement », nous nous basons sur notre expérience et celle de ceux qui nous sont proches. Autre exemple, en tant que responsable politico-académique, nous écrivons, nous adressons des lettres, ... sans recevoir de retour. Tout se passe comme nous devons nous déplacer personnellement pour résoudre les problèmes administratifs. D'autant plus que nous avons 11 provinces, et il n'y a que ceux qui sont à Kinshasa qui ont la possibilité de suivre personnellement leurs dossiers. Or, la majorité des dossiers n'a jamais provoqué la moindre réaction. Comme les problèmes sont réglés d'abord oralement, la plupart des écrits administratifs (décrets, arrêtés et autres ...) sont simplement la traduction de ces décisions orales. Cette attitude de l'administration congolaise montre une dévalorisation de la culture de l'écrit. Pourquoi et comment en sommes-nous arrivés là ?

¹ ESTIVALS, Robert – *La Bibliologie*. Paris : PUF, coll. Que sais-je, 1987, p. 22.

² KIZERBO, Joseph – *Les Secrets de la lecture des livres*. Kinshasa : Éd. Rouleau du livre, 2002, p. 9.

³ Note de l'éditeur : en contradiction avec ce qui précède.

Dans les médias et la volonté politique

La radio, la télévision et les journaux sont de notre temps des médias véhiculant les connaissances, mais aussi les valeurs. Dans notre enfance, ceux du village qui possédaient un poste de radio, et dernièrement un téléviseur, le sortaient à des heures précises pour tous. C'étaient de véritables carrefours, des rencontres. De la sorte, point de doute que la radio et la télévision soient totalement socialisées. Dans la vie de tous les jours, il est difficile de se faire prévaloir en quoi que ce soit, quand on ne peut même pas avoir un poste de radio ou de télévision. Alors maintenant, il faut savoir quel message passe par la radio et à la télévision. Actuellement, on peut parler de médias de « déculture » si on examine les programmes : « d'une manière générale » écrit Mukiaipo « les médias congolais accordent plus d'importance au divertissement plutôt qu'à l'information et à la formation du public. Un regard sur les programmes permet de s'en convaincre. (...) le divertissement qui occupe une place de choix dans les médias congolais pêche par l'abondance des anti-valeurs au détriment des loisirs sains »⁴. Et l'auteur arrive à cette conclusion que les médias (congolais) constituent un réel danger et peuvent ressembler à une arme de destruction massive⁵. Pour cela, il faut s'interroger sur le temps consacré à l'information dans les chaînes de radio et de télévision, sur l'information véhiculées, sur les valeurs prêchées etc. Souvent, les téléspectateurs se détournent de l'écran ou ferment la télé quand arrive l'heure des informations télévisées. Le travail de sape semble avoir déjà eu ses résultats, mais lesquels ?

C'est ici qu'il faut évoquer la place de la volonté politique dans l'orientation positive des médias pour promouvoir le développement. Les grandes orientations de la marche du pays sont en effet l'affaire de la volonté politique. Pour qu'une société change de configuration, pour qu'un type de société laisse la place à un autre, il faut diriger l'aide par les pouvoirs publics. Mais rien ne semble montrer qu'ils aient cette préoccupation. Même le Ministère de la Culture et des Arts semble totalement désintéressé. L'occident théologique et militaire médiéval n'a-t-il pas laissé la place à une société scientifique et industrielle au début du XIX^e siècle de telle façon que ce qui était valorisé ce n'était plus le héros militaire et le théologien (ou le prêtre), mais le savant, le scientifique et l'industriel ? On connaît le résultat de cette partie du monde dans l'histoire universelle.

En RDC, le savant, l'écrivain n'a pas de place dans les programmes radio et télévision (nous exagérons à peine). Ce fait se retrouve dans les expressions populaires de nos sociétés, quand on parle des intellectuels en général, et de ceux qui écrivent en particulier. Nous y reviendrons. Le type de culture que nous sommes en train d'ériger en RDC n'est pas celui de la valorisation de l'écrit. Après tout, « chaque société humaine se construit sur base des expériences collectives de ses membres depuis plusieurs générations. Ces expériences sont passées à l'intérieur du groupe suite aux exigences du milieu et aux contraintes mêmes de la vie d'ensemble »⁶. Dans ce cas, les expériences collectives valorisent la vie de facilité et pas la culture de l'écrit, qui promeut le progrès (voir Kizerbo). Nous ne pouvons pas mieux parler des journaux (quotidiens et autres hebdo et mensuels...) : ces écrits sont édités chaque jour dans notre pays, mais on ne sait les trouver que dans les grandes villes (Kinshasa, Lubumbashi, Kisangani, Mbuji-Mayi, Kananga,...). Et même quand ils sont disponibles, financièrement ils ne sont pas accessibles pour tous. Ici encore, nous ne pouvons dire que l'information vraie, celle qui forme aux valeurs de développement dont la culture de l'écrit est véhiculée. Ces observations montrent qu'on ne sent pas une volonté d'orienter la marche du pays. Tout se passe comme si on laissait faire parce qu'on n'y trouve pas son compte, mais lequel est-ce ? Notre série d'interrogations demeure car à cette allure, nous ne pouvons pas conclure que la culture de l'écrit soit en train d'être servie.

⁴ MUKIAPO, M. – *Sonnette d'alarme pour une jeunesse droguée*. In : « Enfant et société », Revue trimestrielle du Centre congolais de l'enfant et de la famille, N° 004 sept.-nov. 2004, p. 6.

⁵ MUKIAPO, M. – *Sonnette d'alarme pour une jeunesse droguée*. In : « Enfant et société », Revue trimestrielle du Centre congolais de l'enfant et de la famille, N° 004 sept.-nov. 2004, p. 8.

⁶ MALEMBA, N.S. – *Problèmes identitaires et perspective nationale en République Démocratique du Congo*. In : « Quel type d'homme, quel type de projet de société pour une transition efficiente en RDC ? Les sciences sociales s'interrogent », Faculté des Sciences Sociales, Université de Kinshasa, mai 2003, p. 86.

Dans les Institutions scolaires et académiques

L'enseignement est une institution relativement ancienne en RDC car il existait déjà depuis 1890 sous forme d'enseignement primaire et secondaire, avant l'apparition de l'université en 1954. À l'heure actuelle, la RDC compte sans aucun doute un très grand nombre de diplômés à tous les niveaux. La vieille génération (arbitrairement jusque vers les années 1980) comporte également des diplômés de très bonne qualité. Or, pendant qu'augmente le nombre de diplômés, celui des intellectuels diminue. Dans l'histoire relativement récente, la profession de l'écrit ne paie plus. Le savant, l'académicien doit survivre et ne reflète pas une image enviable dans la société à tel point que celui-ci est également «contaminé» par la corruption, la concussion, la complaisance, ... Même l'honnêteté intellectuelle, domaine par définition de ceux vivant des choses de l'esprit, est régulièrement bafouée.

La Lecture et ses écueils

Il y a quelques temps, un jeune avocat congolais a publié un livre dont nous avons fait écho précédemment⁷. Il affirme qu'un auteur écrit pour être lu, qu'il livre des secrets aux lecteurs, leur fait connaître des choses intéressantes, ... et que finalement la vie se trouve dans les livres. Il conclut qu'une société où les gens ne lisent pas est une société qui n'a pas d'avenir. Les progrès techniques comme Internet sont étrangers à une société où les gens ne lisent pas. Avec ce que nous avons vu ci-dessus, une société de lecteurs ne peut éclore en RDC. Nous avons vu que, non seulement, on écrit peu ou pas en RDC et que la société ne stimule pas ses génies, mais encore faut-il qu'on soit lu. De façon générale, les livres ne sont pas plus plébiscités que leurs auteurs, connus par une infime quantité de gens. Chaque année, nous sommes peiné de constater dans nos activités d'enseignement que, dans les cours de « méthodes de recherche scientifique », le chapitre le plus difficile et le moins apprécié de nos étudiants (de tous niveaux : graduat, licence, post-licence) est celui relatif à l'état de la question où les chercheurs sont appelés à faire la synthèse de leurs lectures sur un sujet, un thème. Ceci a pour conséquence que ceux qui prétendent réaliser des recherches sont généralement sur des sentiers battus et la tentative de plagiat est très élevée. Il est curieux d'entendre déplorer la pauvreté des bibliothèques sans commencer par connaître et lire ce qui s'y trouve. Les statistiques de lecture des bibliothèques ne sont pas très encourageantes par rapport au nombre de diplômés, c'est-à-dire des gens susceptibles de lire. Ces personnes sont préoccupées par leur « survie ». Et, ce qui renforce notre remise en question sur la constitution de la culture de l'écrit en RDC, c'est que l'auteur des secrets de la lecture des livres dédie son livre riche et intéressant à la jeunesse de la RDC, mais c'est cette jeunesse même pour qui la lecture est « belle-mère »⁸. Comment peut-on déboucher sur une culture congolaise de l'écrit qui soit riche et épanouissante avec une jeunesse dont on n'a pas des raisons de penser qu'elle lit ?

Le Pourquoi du non intérêt à l'écrit

Les lignes qui précèdent ont exposé dans leurs grandes lignes la situation de la culture de l'écrit en RDC telle qu'elle se présente actuellement. Les choses n'en sont pas arrivées là par hasard. Il y a des éléments du comportement des congolais qui expliquent cet état de choses. C'est ce que nous synthétiserons par une étude sur la dégradation générale de la situation du fonctionnaire, la libéralisation économique et commerciale sauvage et la politisation grossière de la vie nationale.

La Dégradation de la situation du fonctionnaire

L'histoire nationale congolaise enseigne qu'avant la colonisation, ce sont les familles royales, celles des dignitaires qui étaient le modèle de la réussite sociale. Avec la colonisation, alors même que celles-là se sont maintenues, une autre catégorie de personnes se valorise et même, prend le dessus dans l'échelle des valeurs : le commis. Cet auxiliaire autochtone de l'administration coloniale est arrivé à incarner sous la colonisation le modèle de la réussite sociale et économique. Le commis savait lire et écrire, il était l'évolué. Comme nous sommes dans le domaine de la prise en charge du comportement des gens par la culture, nous observons qu'à cette époque, l'expression populaire

⁷ MPUNGA YENDE ETENDA, C., Op. Cit.

⁸ Dans plusieurs cultures de la RDC, la belle-mère est une personne que le beau-fils ne doit pas approcher. C'est une personne tellement respectée qu'on doit la servir sans avoir des contacts trop directs.

vantait les mérites de ceux qui lisaient et écrivaient, ainsi que la manière dont ils gagnaient leur vie auprès du blanc (okanga loolola sema, les livres, les études, l'écrit qui réhabilite même l'indigent, expression populaire tetela). L'indépendance nationale vint en 1960 et cet élan, commencé depuis la colonisation, continua. Il fallait étudier, il fallait envoyer les enfants à l'école pour qu'une fois les études terminées, on vienne lutter efficacement contre la pauvreté familiale. L'engouement est allé en augmentant quand, après 1954, les premiers jeunes congolais sont venus à l'université pour étudier avec une bourse du gouvernement. Les étudiants étaient étudiants et fonctionnaires parce que leur bourse d'études équivalait pratiquement à un salaire. La situation s'est dégradée progressivement à partir des années 70, au point que tous ceux qui gagnaient leur vie par le métier de l'écrit (fonctionnaires, enseignants, étudiants...) ont commencé à broyer du noir. Actuellement, on ne peut pas parler de salaire pour les fonctionnaires, tandis que les étudiants ne savent même pas que jadis on pouvait étudier avec une bourse du gouvernement. Parce que ceux qui écrivent et qui devraient gagner leur vie avec l'écrit mènent une vie au rabais, on assiste à une déconsidération quasi généralisée des intellectuels dans le pays. Quelques illustrations : dans les provinces du Kasai, comme la langue française est l'affaire de ceux qui ont étudié, qui écrivent et qui lisent, l'expression populaire ridiculise souvent les intellectuels en disant que le français, ce n'est pas l'argent (franse ki nfranga to, expression luba). Cela signifie en fait que dans la vie courante, un intellectuel se verra défavorisé pour ce qu'il désire (une fiancée, un bien matériel, ...) par rapport à n'importe qui (illettré) si celui-ci a de l'argent provenant de la vente de diamant ou/et du commerce etc. De même, quand la situation socio-professionnelle de l'enseignant s'est totalement détériorée (non-paiement chronique et sous-paiement) au Sankuru (un des districts du Kasai Oriental), les chansons populaires tetela faisaient écho du fait que les enseignants (du primaire et du secondaire) étaient tellement maigres et sales qu'ils ressemblaient à des singes morts et boucanés quand ils étaient au tableau noir (ombeca lo dibaya aya oko odio wa nkema, expression populaire tetela). À Kinshasa, le modèle de l'homme qui a réussi sa vie est celui de la vedette, la star (de musique, de football, de théâtre etc.), et non pas l'intellectuel. Celui qui écrit et qui fait profession de l'écrit est considéré à juste titre comme un homme plein de logique cartésienne (bato ya logique, expression populaire lingala à Kinshasa), mais ici, il est dédaigné ; il n'est pas le modèle de la société, ou plus exactement on refuse qu'il soit le modèle parce que dans la vie de tous les jours, la réussite sociale n'est pas son affaire. De tout cela, à penser qu'on s'enferme et qu'on produise spontanément des écrits de qualité, la distance est longue. Ainsi, cela ne sert pas la culture de l'écrit. Écrire, en général, est une tâche ardue. Proportionnellement, on peut penser que ce sont les gens issus de l'enseignement supérieur et universitaire qui devraient écrire, plus que les autres. Mais ici aussi, on observe que la majorité des diplômés du supérieur n'ont écrit que quand ils y étaient obligés (travail de fin de cycle de graduat, mémoire de licence, ...). De plus en plus d'ailleurs, même à ce niveau, certaines personnes terminent leurs études supérieures sans vraiment maîtriser la langue de travail, celle avec laquelle on écrit et on parle. C'est un handicap majeur, et cela ne favorise pas la spontanéité à l'écrit.

La Libéralisation économique et commerciale sauvage

Avec la politique de libéralisation, on a vu le commerce prendre le pas sur les activités productrices. Comme tout le monde pouvait vendre tout et partout, il n'y avait plus de raison de rester sur les bancs de l'école pendant des années pour obtenir un diplôme qui ne saurait même pas, ultérieurement, nourrir son détenteur. Les choses se sont empirées quand on a libéralisé le commerce des matières précieuses (diamant, or, ...). Des nouveaux riches ont émergé, surtout parmi les gens qui étaient étrangers à l'instruction scolaire et académique. Il n'y avait plus de raison de se soumettre aux efforts ardues de l'instruction alors qu'on pouvait mieux gagner sa vie en creusant le diamant etc. La politique et la pratique de la libéralisation sauvage ont fait tellement de ravages dans l'échelle des valeurs sociales qu'on peut dire qu'elles ont achevé le peu d'enthousiasme qu'il y avait à étudier pour devenir fonctionnaire, enseignant ou toute personne vivant de l'écrit. Même le nombre de diplômés dans les instituts supérieurs pédagogiques a fort baissé. À l'université, les étudiants qui embrassent les sciences sociales, le font généralement avec l'espoir de venir œuvrer dans les rouages politiques.

La Politisation à grande échelle

La vie de toutes les communautés humaines est régie par l'instance politique. On ne peut pas se gêner de voir la politique intervenir dans différents secteurs de vie. Seulement, dans la pratique congolaise actuelle, c'est l'étiquette « politique » qui assume tout ce qui ne peut être réalisé en condition normale et régulière du placement de la personne qu'il faut à la place où il faut. On dira facilement d'une nomination à un poste qu'elle est politique pour échapper au jugement de la conformité aux critères objectifs etc. Ici aussi, ce n'est pas nécessairement la compétence en termes de maîtrise qui est exigée, mais peut-être la représentativité provinciale, régionale ou ethnique etc. Quoi de plus normal que la valorisation des études comme apprentissage à l'écrit soit clouée au pilori ?

Vers une anthropo-bibliologie congolaise ?

La culture est, dans toutes les sociétés humaines, l'outil par lequel elles se font connaître et se reconnaissent. Les problèmes identitaires humains sont réglés par l'appartenance culturelle. C'est pourquoi les anthropologues affirment que la culture est aussi vieille que l'humanité. L'une de ses fonctions essentielles est que les nouvelles générations ne reviennent pas continuellement dans la recherche des solutions aux problèmes que la tradition a déjà résolus. C'est le rôle joué par la transmission culturelle de génération en génération. L'on comprend alors la complexité des interrogations que nous nous sommes faites au sujet de l'émergence de la culture de l'écrit en RDC avec une administration publique qui ne valorise pas l'écrit, des médias-arme de destruction massive, une volonté politique inexistante dans la canalisation des médias vers une information développante, des institutions scolaires et académiques où la langue avec laquelle on écrit n'est maîtrisée que par ceux qui l'enseignent, et une société ne valorisant ni les écrits, ni les écrivains, et où lire est le moindre des soucis. Nous sommes à une étape où, à tout le moins, des efforts conscients doivent être orientés vers la constitution de la nation congolaise. Or, si personne ne doute que la RDC existe en tant que pays (nous ne savons pas dire si elle existe comme état), rien n'autorise à dire que c'est une nation. Car à ce niveau, l'existence de la nation est anthropologiquement la résultante de l'harmonie entre l'état RDC et la nation RDC qui ne sera consacrée que par la culture RDC⁹. L'argumentation que nous avons développée précédemment montre bien qu'au regard de l'écrit, une certaine culture est en émergence. Or cette culture qui est en train de naître et caractérise le congolais moyen est une culture du non-écrit, de la non-lecture. La bibliologie congolaise qui, non seulement existe, mais dont on a vanté les mérites et le courage à l'avant-garde de la bibliologie aujourd'hui, doit se garder d'apporter à la bibliologie universelle ces germes de la non-valorisation de l'écrit qui sont le virus de sa propre mort. Certes, les bibliologues congolais sont là, mais cela risque d'être l'affaire d'une poignée d'individus qui se battent par rapport à une majorité dont les valeurs et les préoccupations sont ailleurs. À moins qu'une volonté politique tenace ne vienne au secours des choses de l'esprit, notamment avec l'amélioration des conditions sociales de l'intellectuel, la réforme de l'administration publique en général et le renversement de l'échelle des valeurs dans la société congolaise en luttant consciencieusement contre les anti-valeurs véhiculées par les interrogations que nous avons soulevées sur la culture de l'écrit en RDC.

⁹ KAMPETENGA LUSENGU – *Structure politique, permanences et nation au Congo*, thèse de doctorat en Anthropologie, Université de Lubumbashi, 2000.